

Vent d'Est, vent d'Ouest : de l'orientation de quelques navigations dans les premiers romans français au Moyen Âge

Christine Ferlampin-Acher

Université Rennes 2 / Institut Universitaire de France

Parmi les trois romans considérés comme fondateurs du genre romanesque au XI^e siècle en France, deux portent le nom d'une ville où l'action se trouve circonscrite (*Roman de Thèbes* vers 1150, *Roman de Troie* vers 1165), et l'un, *Eneas* (vers 1160), au contraire raconte un long voyage, à travers la Méditerranée, de la destruction de Troie à la fondation de Rome. La mer et la navigation jouent un rôle important dans ce texte, d'Est en Ouest, selon un mouvement qui est celui de la *translatio*, concept essentiel pour comprendre les origines du roman en France¹, en relation avec l'autre notion souvent invoquée, celle de *matiere*. La *translatio studii* et la *translatio imperii* d'Est en Ouest, de Troie en Bretagne ou en France, orientent la représentation de l'Histoire depuis l'époque carolingienne², et contribuent à l'organisation des récits narratifs en *matieres*. On examinera dans un premier temps cette navigation méditerranéenne fondatrice, ses enjeux, mais aussi ses limites : d'une part elle entre en conflit avec la représentation du héros comme chevalier, empruntant des chemins terrestres, et d'autre part parvenue à l'Ouest, elle ne peut aller plus loin, piétinant aux confins du monde connu, au risque de bloquer en Angleterre des héros contraints à une « sédentarisation » insulaire problématique. Certains textes ont tenté en retour des navigations vers l'Est, inversant la *translatio* première, ou enchaînant les traversées dans

¹ Sur la notion de *translatio* voir la synthèse de Francine Mora, *Metre en romanz. Les romans d'antiquité du XII^e siècle et leur postérité (XIII^e-XIV^e siècle)*, Paris, Champion, 2008, p. 165ss.

² Voir Étienne Gilson, « Humanisme médiéval et Renaissance », In : *Les idées et les lettres*, Paris, Vrin, 1932, p. 171-196.

les deux sens. Ce sont ces navigations inverses que nous étudierons dans un second temps. Quels sont les enjeux de ces traversées d'Ouest en Est ? Ont-elles un impact sur le genre romanesque naissant ? Quel en est le pôle oriental ? Si Constantinople / Byzance n'apparaissait pas dans la triade des matières chez Jean Bodel, elle constitue un pôle essentiel dans la *translatio* décrite par Otho de Freising dans la première moitié du XII^e siècle. Quelle place peut-elle trouver dans le roman français ? Quel enjeu peut-elle représenter pour le roman ?

I. Translatio et navigation d'Est en Ouest

Tous les médiévistes ont un jour cité Jean Bodel :

Ne sont que .III. matieres a nul home antandant :
De France et de Bretagne et de Rome la grant³.

Pourtant la notion de *matiere* n'est pas évidente à cerner : sa pertinence dans le cas de la littérature médiévale a certainement été surévaluée du fait de l'attraction exercée par la théorie littéraire moderne, dont la démarche est en porte-à-faux avec les pratiques médiévales⁴.

La remarque de Bodel souligne cependant l'importance du lieu (Rome, Bretagne, France) dans la constitution des genres narratifs médiévaux, ces lieux étant corrélés à des temporalités propres, Antiquité (Rome), temps arthuriens (début du Christianisme, à l'époque du transfert du Graal et de la christianisation de la Grande-Bretagne), époque carolingienne. La répartition spatiale des *matieres* correspond ainsi à une histoire politique qui s'est arrêtée avant l'an mil, même si la matière de France peut déborder vers l'actualité, et qui est orientée temporellement par la *translatio*, qui est l'autre notion souvent convoquée quand on réfléchit, à partir des concepts et des mots médiévaux, sur le roman. *Cligès* sert en général de point de départ⁵ :

Ce nos ont nostre livre apris
Qu'an Grece ot de chevalerie
Le premier los et de clergie.

³ *Chanson des Saisnes*, éd. Annette Brasseur, Genève, Droz, TLF, 2 vol., v. 6-7.

⁴ Voir *Matières à débat : la notion de matiere littéraire dans la littérature médiévale*, actes des colloques de Poitiers, Rennes et Bucarest, à paraître sous la direction de Christine Ferlampin-Acher et Catalina Girbea, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2017.

⁵ Voir Michelle A. Freeman, *The Poetics of translatio studii and conjointure: Chrétien de Troyes's Cligès*, Lexington, French Forum, 1979.

Puis vint chevalerie a Rome
Et de la clergie la some,
Qui or est an France venue (v. 28-33)⁶.

Les conceptions de *translatio imperii* et de *translatio studii*, éclairent les représentations qui sous-tendent la traduction d'œuvres latines antiques en langue vernaculaire médiévale⁷ : les grands empires et la culture se sont déplacés d'Est en Ouest. Vers 1160 *Eneas* après *Thèbes* (1150) et avant *Troie* (1165) adapte l'*Eneide* de Virgile. En même temps qu'il raconte le voyage d'Enée qui sert de fondement à la *translatio*, ce récit illustre celle-ci comme traduction littéraire, ce qui constitue l'un des traits caractéristiques de la matière de *Rome*.

Eneas, suivant en cela son modèle latin, raconte un périple maritime et méditerranéen, d'Est en Ouest, de Troie à l'Italie, ponctué de tempêtes. Si les deux autres romans antiques sont centrés sur une ville, Thèbes ou Troie, dans *Eneas* la ville, Carthage, n'est qu'une étape, qui manque de détourner le héros de sa mission, et le récit se déroule entre une cité en ruines, Troie, et une cité promise, Rome. L'importance de la navigation dans *Eneas* est attestée par la présentation des textes dans les manuscrits. Le volume BnF fr 60, qui met en cycle les trois récits antiques, comporte une rubrique introductive qui résume les trois romans et se termine par la mention des héritiers d'Eneas dont *les oirs plueplerent les regions de deça mer*⁸. Dans les manuscrits d'*Eneas* les lettrines ornées représentent volontiers des navigations, comme dans le BnF fr. 1416 où la seule lettre ornée du volume, qui inaugure *Eneas*, est un Q, à l'intérieur duquel une dame et un chevalier sont dans un navire⁹.

D'autres romans antérieurs à 1200 présentent des navigations méditerranéennes, qu'il s'agisse de la version en vers, en grande partie perdue, d'*Apollonyus de Tyr*, de *Floire et Blancheflor*, de *Partonopeu de Blois*, de *Cligès*...¹⁰. Peut-être que sans *Eneas* ce motif n'aurait pas connu un aussi

⁶ Chrétien de Troyes, *Cligès*, éd. Alexandre Micha, Paris, Champion, 1982.

⁷ Voir Silvère Menegaldo, « De la traduction à l'invention. La naissance du genre romanesque au XII^e siècle », In : *Translations médiévales. Cinq siècles de traductions en français au Moyen Âge (XI^e-XV^e siècles). Étude et répertoire*, éd. Claudio Galderisi – Vladimir Agrigoroaei, Turnhout, Brepols, 2011, t. 1, p. 295-323.

⁸ Voir F. Mora, *Mètre en romanz*, op. cit., p. 124.

⁹ *Ibid.*, p. 129.

¹⁰ Voir Francis Gingras, « Errances maritimes et explorations romanesques dans *Apollonius de Tyr* et *Floire et Blancheflor* », In : *Mondes marins du Moyen Âge*, éd. Chantal Connochie-Bourgne, *Senefiance*, t. 52, 2006, p. 169-185.

grand succès. Cependant d'autres modèles ont certainement contribué à cette vogue. L'hagiographie orientale et le roman grec déroulent leurs récits dans un bassin méditerranéen que l'on sillonne sur mer et non par terre. Si les rapports entre ces deux types de textes ne sont pas aisés à déterminer, *Apollonius de Tyr*, roman grec du III^e siècle traduit en latin et christianisé superficiellement au V^e ou VI^e, a donné lieu, en ancien français, à un récit, dont il ne reste qu'une quarantaine de vers, au milieu du XII^e siècle, à l'époque (ou un peu avant) où s'invente le roman¹¹. Que l'on ait conservé surtout des versions en prose postérieures et que la version en vers soit en majeure partie perdue ne signifient pas nécessairement que le récit du XII^e n'a pas eu de succès et qu'il ne joue pas un rôle important dans l'histoire du roman occidental : au contraire, on sait bien – et l'exemple du *Tristan* de Béroul est parlant – que les textes les plus mal conservés sont parfois ceux qui ont le plus souffert des lectures successives et qui transmettent des œuvres dont les manuscrits ont été lus, relus, abîmés, et dont le succès a conduit à la promotion, au détriment du texte original, de versions remaniées qui ont remplacé les anciens récits, devenus introuvables. De même que l'œuvre de Béroul est mal conservée, victime de son succès et de celui, qu'elle a provoqué, du *Tristan en prose*, la quasi disparition du texte en vers et le nombre de témoins postérieurs en prose attesteraient que l'*Apollonius* en vers a été une œuvre de premier plan. Ce récit, qui a de nombreux points communs avec la légende de saint Eustache, suggère qu'à la fois l'hagiographie orientale et le roman grec ont contribué à promouvoir les récits structurés par des navigations en Méditerranée. Par ailleurs, l'hagiographie française, en particulier anglo-normande, a contribué elle aussi au succès des navigations périlleuses et des récits de tempête : vers 1170 la *Vie de Saint Gilles* de Guillaume de Berneville commence l'exil de son héros par une traversée de la Méditerranée et la description d'une tempête (v. 763ss), sur le rivage athénien, qui est nourrie, comme chez d'autres auteurs anglo-normands, par le *topos* de la tempête que l'on retrouve chez Wace et Thomas d'Angleterre¹². La vogue des motifs d'origine celtique, dans les lais, dans les romans arthuriens, contribuera aussi au succès des navigations, pas toujours

¹¹ *Le Roman d'Apollonius de Tyr*, éd. Michel Zink, Paris, Le Livre de Poche, Lettres Gothiques, 2006 ; *La chronique et histoire des merveilleuses aventures de Appolin roy de Thir*, éd. Vladimir Agrigoroaei, Brepols, Turnhout, 2013.

¹² Voir Guillaume de Berneville, *La vie de saint Gilles*, éd. Françoise Laurent, Paris, Champion Classiques, 2003, p. XV et Joël Grisward, « À propos du thème descriptif de la tempête chez Wace et chez Thomas d'Angleterre », In : *Mélanges Jean Frappier*, Genève, Droz, 1971, p. 375-389.

méditerranéennes cependant, succès qui au XIII^e siècle sera conforté par les récits du Graal, qui raconteront le transfert des reliques du Christ, de Terre Sainte en Occident, par mer, et mettront leurs héros à l'épreuve dans des îles bretonnes à la localisation incertaine. La navigation est donc un motif qui se renouvelle, s'étoffe, et s'adapte bien aux mentalités chrétiennes médiévales. Avec le Graal, la *translatio imperii et studii* se double d'une *translatio fidei*, à l'occasion de la christianisation de la Bretagne.

Cependant malgré le succès rencontré par ces navigations, il s'avère que le motif de la traversée d'Est en Ouest en Méditerranée ne connaît pas le développement que l'on aurait pu attendre à partir des premières remarques que nous venons de proposer. Un certain nombre de facteurs ont en effet bloqué son essor.

D'une part le héros médiéval est avant tout un cavalier, et ce n'est pas sur mer qu'il donne le meilleur de lui-même. Ce n'est d'ailleurs pas un hasard si dans *Eneas* la flotte des Troyens est détruite par Turnus, ce qui en définitive revient à rompre avec la navigation en mer, tandis que dans l'*Eneide* la vocation marine ne peut être annulée par un geste aussi radical : quand Turnus veut brûler la flotte, les navires se transforment en nymphes et rejoignent la haute mer¹³. Cette modification certes peut s'expliquer par le souci de l'adaptateur médiéval de réduire les digressions mythologiques trop « exotiques », mais cette suppression a aussi pour conséquence d'affirmer définitivement que le destin du héros se jouera exclusivement sur terre, sans possibilité aucune de reprendre la mer.

Par ailleurs, l'homme médiéval a peur de la mer : la traversée de la Méditerranée, dans les récits de croisade ou de pèlerinage, est souvent ponctuée de tempêtes et de terreurs, comme en témoigne, parmi bien d'autres, Joinville dans sa *Vie de Saint Louis*. Dans les romans du XII^e siècle le héros n'est pas un marin comme pouvait l'être le héros antique, qu'il se nomme Ulysse ou Enée. Il cherche la terre. La mère de Lavine se moque d'Eneas, sans terre, qui n'est roi que de navires (v. 3402-3404). Le héros romanesque est un cavalier et l'évocation de certaines traversées signale bien l'encombrement que constitue pour lui sur mer un cheval. Dans *Partonopeu de Blois*, dans le dernier quart du XII^e siècle¹⁴, le héros, naviguant entre Occident et Orient,

¹³ *Le roman d'Eneas*, éd. Aimé Petit, Paris, Le Livre de Poche, Lettres Gothiques, 1997, v. 4952-494969; Virgile, *Énéide*, éd. Jacques Perret, Paris, Les Belles Lettres, 1980, livre IX, v. 78ss.

¹⁴ La datation de ce roman est discutée : il serait postérieur à Chrétien de Troyes (vers 1182-1185) selon Anthime Fourrier (*Le courant réaliste dans le roman courtois en France au moyen âge*, t. I, Paris, Nizet, 1960, p. 315-446) ou au contraire antérieur, selon Penny Eley et Penny

emmène son cheval, et parfois ses lévriers (v. 1956). La première fois, l'embarquement de la monture ne paraît pas évident, l'auteur se sentant obligé de justifier ce détail : *Il trait sus a soi le cheval/ Que bestes ne li facent mal* (v. 713-714). Si Partonepeu embarque son cheval, ce n'est pas parce que celui-ci peut lui être utile, mais pour éviter qu'il soit dévoré par des bêtes sauvages sur le rivage. Il est clair que cette monture ne lui sert à rien pendant la traversée et l'auteur préfère, à l'occasion des traversées ultérieures, passer sur l'embarquement, rendu par une ellipse merveilleuse, le héros retrouvant sur le navire le cheval qu'il a laissé sur le rivage (v. 4135-4136).

Dans les premiers romans, la navigation n'est pas un temps d'épreuves, mais un moment creux, au sujet duquel il n'y a guère à raconter. Dans *Partonopeu* l'évocation des allers et retours successifs se fait de plus en plus rapide au fur et à mesure que l'on avance dans le texte : si le premier trajet donne lieu à une description de la nef et du voyage assez longue (v. 701-773), avec mention du *lof*, du *gouvernaus*, des *hobenc*, des voiles et des cordages, si le retour tient encore en plus de 20 vers (v. 1961-1982), pour le périple suivant, l'aller se réduit à moins de 20 vers (v. 4125-4141), et le retour à 5 vers (v. 4295-4300). Pendant le voyage le héros sommeille (*Un poi s'acline sor le bort / Et en petit d'eure se dort / Il ne dort pas, ançois somelle. / Et or se dort, et dont se velle* v. 718-722) ; le chevalier est passif, mené par la merveille. Cet état n'est guère compatible avec l'hyperactivité physique que manifeste généralement le chevalier dans les romans. Même si certaines aventures comme le tournoi de Noauz ou le lit de la Merveille du Graal mettent à l'épreuve la résistance passive du héros, la nef ne parvient pas à devenir dans les premiers romans un lieu aventureux où serait testé le héros, avant que les aventures du Graal ne colorent différemment le motif. La seule traversée développée dans la suite du roman de *Partonopeu*, quand le héros, chassé de Chief d'Oire, est emmené par Uraque (v. 5118-5160), donne l'occasion de décrire non la navigation, non le navire, mais le cheval du héros (v. 5122-5140), ce qui préfigure l'épreuve à venir, terrestre, dans la forêt d'Ardenne.

On comprend alors pourquoi le roman transpose souvent sur terre des motifs originellement marins : *Guillaume d'Angleterre* déplace sur terre

Simons (« *Partonopeu de Blois* and Chrétien de Troyes: a Re-Assessment », *Romania*, t. 117, 1999, p. 316-343). Les auteurs de l'édition la plus récente (qui nous servira de référence : *Le Roman de Partonopeu de Blois*, éd. Olivier Collet – Pierre-Marie Joris, Paris, Le Livre de Poche, Lettres Gothiques, 2005) restent prudents (éd. cit., p. 14ss). Voir aussi Anne Reynders, « *Le Roman de Partonopeu de Blois* est-il l'œuvre d'un précurseur de Chrétien de Troyes ? », In : *Le Moyen Âge*, t. 111, 2005, p. 479-502, ainsi que Lucilla Spetia, « *Li conte de Breitaigne sont si vain et plaisant* ». *Studi sull'Yvain e sul Jaufre*, Soveria Mannelli, Rubbettino, Medioevo romanzo e orientale studi, 2012.

le modèle de la légende de saint Eustache (que l'on retrouvait aussi dans le marin *Apolonyus de Tyr*)¹⁵ : même si le texte mentionne des ports, des marins, des projets de pèlerinage par bateau, l'aventure se joue à l'intérieur de la *Bretagne*, elle est terrestre¹⁶. Cette transposition de motifs initialement maritimes se retrouve aussi dans le fait que les *immrama*, les navigations celtiques vers l'Autre Monde, ont été transposées, dans la littérature arthurienne, sur terre : la mer est devenue, la plupart du temps, un simple cours d'eau qu'il faut franchir pour passer dans l'au-delà aventureux et féérique, dans le *Lai de Lanval* par exemple.

Au-delà de la réticence générale à développer dans les romans des navigations, la traversée méditerranéenne d'Est en Ouest, fondatrice quand elle appuie la *translatio*, pose un problème : on bute à l'Ouest sur l'Angleterre. Les espaces maritimes arthuriens vers Avalon n'y peuvent rien : ils sont hors de toute situation géographique et ne parviennent pas à élargir la navigation à l'Ouest, car, liés au surnaturel féérique et / ou à l'épreuve chrétienne, et coupés de tout itinéraire linéaire, ils se définissent plus verticalement, symboliquement, qu'horizontalement. En l'absence d'Amérique et de Far West, la *translatio* ne peut se poursuivre, d'autant que l'Occident chrétien est posé comme accomplissement. Il est dès lors logique que si la *translatio* aboutit au royaume de Grande-Bretagne et ne saurait se développer plus à l'Ouest, Arthur ne peut être qu'un roi sans descendance effective et sans postérité : il meurt, entraînant son royaume dans le chaos. À la navigation orientée et dynamisée vers l'Ouest, succède alors une navigation vers Avalon, désorientée, hors de l'histoire, en féerie.

Ainsi la navigation aventureuse, en particulier celle qui conduit de l'Est vers l'Ouest, semble, malgré les promesses de l'épisode matriciel qu'est l'errance d'Enée, poser un certain nombre de problèmes.

II. Inverser la translatio et naviguer vers Constantinople, Athènes ou Babylone...

Pourtant un certain nombre de textes, dans la seconde moitié du XII^e siècle, évoquent des traversées méditerranéennes, dans les deux sens. Ces récits ont

¹⁵ Voir mon article « Guillaume d'Angleterre, un anti-roman byzantin ? », In : *Byzance et l'Occident : Rencontre de l'Est et de l'Ouest*, sous la dir. Emese Egedi-Kovács, Budapest, 2013, p. 101-119 ; en ligne http://honlap.eotvos.elte.hu/uploads/documents/kiadvanyok/Byzance/Ferlampin_christine%20Guillaume%20d%27Angleterre%20antiroman.pdf

¹⁶ Voir mon introd. à l'éd., Paris, Champion Classiques, 2007, p. 14ss.

en commun une structure complexe, souvent bipolaire, parfois inachevée ; leur appartenance à une *matiere* et la façon dont ils se situent par rapport à la *translatio* fondatrice sont en général problématiques.

Partonopeu fait circuler son héros entre d'une part Blois et le port de Nantes, et d'autre part Chief d'Oire, où se trouve Mélior, la fée, présentée comme princesse de Constantinople¹⁷. Le héros est le neveu de Clovis, ce qui le rattache pour ce qui est de la *translatio* aux origines troyennes des Francs. Ne développant pas un récit aventureux continental ou breton, le récit choisit d'explorer la Méditerranée, qu'il sillonne en de nombreux allers et retours. Cette sorte de *circumnavigatio*, si elle relance la *translatio* en la contrariant, n'est cependant pas fondamentalement incompatible avec les origines troyennes, qui supposaient, elles aussi une *circumnavigatio* : Enée, voyageant d'Est en Ouest, refaisait à l'envers le chemin de son ancêtre Dardanus.

Le récit oscille entre deux pôles, Blois et Chief d'Oire, d'où une notable difficulté pour conclure, même après le mariage, certains manuscrits ajoutant des continuations. D'où aussi une hésitation pour classer ce roman qui ne se rattache à aucune *matiere* identifiable et qu'A. Micha étudie, par exemple, parmi les romans d'aventure et d'amour¹⁸. Cependant cette *translatio* rétrograde ramène Partonopeu, non à Troie, mais dans une Grèce qui est au moins double : c'est à la fois la Grèce antique (le nom de Partonopeu renvoie aux *Sept contre Thèbes*) et la Grèce byzantine (Mélior est fille de princesse de Byzance/Bisance v. 1341, de Constantinople v. 4575). Si l'on peut parler avec O. Collet et P.-M. Joris au sujet de *Partonopeu* de *translatio* inverse¹⁹, il me semble primordial de constater avant tout l'échec de celle-ci. Si Constantinople s'affiche comme une nouvelle Rome au XII^e siècle, *Partonopeu* reste très discret sur la cité : l'auteur a choisi le nom de Chief d'Oire pour la ville de Mélior et si quelques points communs existent (surtout topiques d'ailleurs) entre Chief d'Oire et Constantinople et la Corne d'Or, il est clair que l'onomastique n'invite pas

¹⁷ Sur les représentations de l'Orient et de l'Occident dans *Partonopeu*, voir C. Gaullier-Bougassas, « L'Orient troyen des origines : l'Orient byzantin de Mélior et l'Occident français dans *Partonopeus de Blois* », In : *Plaist vos oïr bone cançon vallant ? Mélanges de langue et de littérature médiévales offerts à François Suard*, éd. Dominique Boutet – Marie-Madeleine Castellani – Françoise Ferrand – Aimé Petit, Lille, éditions du Conseil scientifique de l'Université Charles-de-Gaulle-Lille III, 1999, t. 1, p. 295-304.

¹⁸ Alexandre Micha, *Romans d'aventure et d'amour, 2 : Idylle et Passion*, Le Roman jusqu'à la fin du XIII^e siècle, éd. Jean Frappier et Reinhold R. Grimm, *Grundriss der romanischen Literaturen des Mittelalters*, t. IV, Heidelberg, Winter, 1978, p. 474-476.

¹⁹ Éd. cit., p. 34-36. Voir P. M. Joris, « Thèbes avec Troie : *Partonopeu de Blois* ou le sens d'un retour », In : *Mediaevalia*, t. 25, 2004, p. 63-78.

à les confondre complètement²⁰ : *Chief d'Oire* est d'abord, comme son nom l'indique, le terme (initial ou final) du voyage. Par ailleurs Constantinople n'est mentionnée que rarement, contrairement à *Chief d'Oire* : le nom de *Bisance* est donné deux fois dans le seul manuscrit A (v. 10541 et v. 11731) et celui de *Costantinoble*, désignant le royaume du père de Mélior, n'apparaît qu'au vers 4561 (et même pas à la rime, où il serait mis en valeur). Autant dire que la présence de Constantinople est discrète. Le roman célèbre la romanesque *Chief d'Oire*, et dénie à la cité réelle la vocation de seconde Rome qu'elle revendique. Les relations entre l'Occident et Constantinople sont trop complexes et marquées par la rivalité pour qu'un auteur et des lecteurs du XII^e siècle acceptent l'idée que la *translatio* passe de leur pays à Constantinople²¹. Même si l'on rêve d'Orient, même si l'or et les fastes parlent à l'imagination et que Constantinople focalise des rêves d'excellence merveilleuse du côté de la féerie, il ne saurait être question que l'Histoire, celle qui est portée par la *translatio*, marque la déchéance des grands royaumes d'Occident au profit d'une ville au charme ambigu. Le neveu de Clovis ne peut guère céder le pas à un empereur byzantin quand Charlemagne n'a pas encore fait son entrée en scène.

Contemporain de *Partonopeu* (sans que la chronologie relative entre les deux textes puisse être définitivement tranchée)²², un autre récit bipolaire, où Constantinople joue un rôle important²³, présente un cas similaire : *Cligès* de Chrétien de Troyes (vers 1176). Le prologue promet l'histoire de Cligès et de son père, Alexandre, qui *ala de Grece an Engleterre* (v. 16), suivant ainsi l'orientation traditionnelle de la *translatio*. Le roman multiplie les marques de bipolarité : entre Constantinople et Londres, le récit raconte l'histoire du père

²⁰ Je m'écarte de l'avis de C. Bercovici-Huard, « *Partonopeus de Blois* et la couleur byzantine », In : *Images et signes de l'Orient dans l'Occident médiéval*, Aix-en-Provence, Presses Universitaires de Provence, 1982, p. 177-196. L'hypothèse mentionnée dans la discussion qui suit cet article selon laquelle le nom de *Chief d'Oire* renverrait à la Corne d'Or n'est pas certaine : *oire* désigne le voyage ; le nom de la cité peut jouer sur la polysémie de *chief*, qui signifie à la fois « début » et « fin » ; dans le mouvement de va-et-vient entre Orient et Occident qui structure le roman, la cité est à la fois le point de départ et d'arrivée des différentes traversées.

²¹ Cette discrétion de Constantinople dans les premiers romans, son absence dans la matière antique, pourraient soutenir l'hypothèse de Elizabeth M. Jeffreys selon laquelle Aliénor d'Aquitaine aurait favorisé la matière antique par émulation avec la Constantinople des Comènes, qui se voulait une seconde Rome : voir son article « The Comenian background to the Romans d'Antiquité », *Byzantion*, t. 50, 1980, p. 455-486.

²² Voir note 14.

²³ Voir Sharon Kinoshita, « The poetics of *translatio*: French-Byzantine relations in Chrétien de Troyes' *Cligès* », *Exemplaria*, t. 8, 1996, p. 315-354 et « Chrétien de Troyes's *Cligès* in the medieval Mediterranean », *Arthuriana*, t. 18, 2008, p. 48-61.

puis celle du fils ; le père a deux fils, qui sont rivaux etc. Le retour d'Alexandre, à la mort de son père, d'Angleterre en Grèce, inverse une *translatio* jusque-là bien orientée, et pose problème : les messagers envoyés chercher Alexandre périssent tous en mer dans une tempête, sauf un, qui invente un mensonge et revient en Grèce en disant qu'Alexandre est mort dans le naufrage. Ce n'est que plus tard que ce dernier parvient à rentrer à Constantinople et trouve un arrangement provisoire avec son frère, qui a pris le pouvoir. On voit bien que l'inversion de la *translatio* pour rentrer à l'Est s'accompagne de multiples dérèglements, climatique, politique, généalogique, et d'un détournement du langage, devenu mensonger. La *translatio* d'Est en Ouest est historique ; son inversion est, du fait du mensonge, signalée comme fiction. Après la mort d'Alexandre, l'histoire de son fils, Cligès, qui double celle de son père, renonce à la dimension maritime : Thessala, la nourrice de la femme aimée, porte un nom qui est la seule trace de sel marin dans cette partie²⁴, l'histoire préférant mener le héros par voie terrestre en Allemagne. L'auteur transpose alors sur terre les amours de Tristan et Iseult. Si dans la première partie, Alexandre et Soredamour sont tombés amoureux sur mer et ont rejoué partiellement le scénario tristanien de la traversée maritime qui fait naître l'amour, c'est transposées sur terre que se déroulent par la suite les amours tristaniennes du fils, Cligès. Finalement le roman se termine à Constantinople : le retour à l'Est semble confirmé, mais l'ambiguïté de ce dénouement, qui fait allusion à la coutume contemporaine des Byzantins d'enfermer leurs femmes, invite à réfléchir sur la place de la cité. Chrétien a choisi pour cette ville, comme pour Londres, la toponymie moderne : on aurait pu croire qu'ainsi il constituait la Constantinople actuelle comme aboutissement d'une *translatio* revenant en quelque sorte sur ses pas vers l'Est, après la Grande-Bretagne arthurienne où le héros a passé sa jeunesse, d'autant que le prologue du roman mettait en valeur la *translatio*. Pourtant le final dysphorique et la méfiance exprimée face aux mœurs byzantines interdisent cette lecture : le point d'aboutissement de la *translatio* doit être un lieu d'accomplissement, et non un espace suspect comme la Constantinople de *Cligès*. Après avoir écrit *Erec*, son premier roman

²⁴ Ce personnage tient son nom de la Thessalie, d'où, liée au monde de la magie, elle vient. Cependant son nom fonctionne aussi comme quasi-paronomase de Thalassa : double de la Branghien tristanienne (*Cligès* s'écrit en réaction à la légende des deux amants de Cornouailles), qui, pour le lecteur médiéval, joue un rôle essentiel dans l'épisode marin du philtre, il n'est pas impossible que la nourrice, associée au transfert, sur terre, de l'épisode tristanien et marin, de la boisson merveilleuse, porte le nom d'une terre, déformant celui de la mer.

strictement arthurien, Chrétien semble, en réorientant *Cligès* vers l'Est, avoir tenté d'éviter l'impasse géographique que constitue le roman breton, coincé à l'Ouest : en vain, car la Constantinople contemporaine est trop ambiguë pour que son double romanesque puisse s'imposer comme nouvelle Rome (ou nouvelle Londres).

À côté de Constantinople, deux autres cités orientales sont proposées dans les romans antérieurs à 1200 comme point d'arrivée d'une *translatio* inverse : Athènes et Babylone.

Athis et Prophilias, ou plus exactement la version brève de ce texte, la plus ancienne (vers 1165-1170), éditée sous le titre *Athis et Procelias* par Marie-Madeleine Castellani²⁵, a des points communs avec *Cligès*²⁶ et propose, entre Athènes et Rome, entre deux héros amis, l'un romain, l'autre grec, de traverser la Méditerranée dans les deux sens. À nouveau le récit, fortement bipolaire, s'ente sur la *translatio* :

Molt par est grant chose de Rome.
Premiers la fonderent dui home
De ces qui de Troyes eschaperent
Qui an cel païs ariverent.
A grant essil et par fort guerre
Etoient issu de lor terre.
Iluec les amena uns vanz. (v. 17-23)

Entre les deux villes, Athènes et Rome, le texte fait alterner navigation vers l'Ouest, conforme à la *translatio*, et navigation vers l'Est. Dans l'une des premières scènes, la tension entre les deux directions se dessine nettement : au moment où Athis doit prendre la mer pour Rome, Procelias, venu d'Italie, aborde sur le rivage en Grèce et Athis renonce à son voyage. Les premiers épisodes se jouent alors à Athènes. D'Athis allant à Rome et de Procelias se rendant à Athènes, c'est le second qui a gagné : le roman s'ouvre explicitement sur la concurrence entre les deux mouvements et sur la victoire de la *translatio* inverse (v. 126-129).

Cependant après la crise qui sépare les deux jeunes gens (l'amour d'une femme), Procelias repart pour Rome, par mer (v. 1414-1425) : le port, les voiles, les étoiles qui guident la navigation la nuit sont évoqués pour cette traversée

²⁵ Paris, Champion, 2006.

²⁶ Voir Wendelin Foerster, « Randglossen zu *Athisroman* (*Athis und Cliges*) », *Zeitschrift für romanische Philologie*, t. 36, 1012, p. 727-736, en particulier p. 727.

sans histoire. Cette navigation d'Athènes à Rome est nettement plus longue que le voyage initial de Procelias et dès lors la majeure partie du roman se déroule en Italie. La *translatio* a été redressée, le rapport entre les deux traversées est inversé. À la fin du roman, un vers ramène tous les héros à Athènes (*Lors s'en retournent en Athaine* v. 5620), pour un bref instant, avant qu'au vers 5626 Procelias revienne *a Romme*. Le roman accélère dans ses derniers vers son mouvement pendulaire entre les deux villes et aboutit à la séparation des deux héros, de Rome et d'Athènes, la première ayant finalement le dernier mot. L'inversion de la *translatio* n'est qu'une parenthèse, à la faveur d'une histoire d'amitié : l'amour et le mariage, en revanche, relancent la *translatio* dans le bon sens, vers Rome, ce qui est logique, car ce sont eux, et non l'amitié, qui assurent la succession des générations et de l'histoire. Cependant la deuxième version, plus longue, inverse le dénouement : la succession des versions confirme l'instabilité du roman, l'oscillation entre les deux pôles²⁷. Comme dans *Floire et Blancheflor* l'existence de plusieurs versions semblent aller de pair avec la bipolarité Est-Ouest et la difficulté à inverser la *translatio*.

Floire et Blancheflor (datant, dans sa version la plus ancienne, des années 1150²⁸) s'ouvre lui aussi sur une notation qui permet de rattacher le récit à la *translatio* : les deux héros sont les ancêtres de Charlemagne (dans un prologue qui est cependant un ajout présent dans deux manuscrits²⁹). Plus finement que ce prologue ajouté, la description de la coupe donnée par des marchands en échange de l'héroïne est entièrement marquée par la *translatio* (v. 441ss) : on y trouve racontés des épisodes antiques fondateurs, comme le jugement de Pâris, mais surtout cette coupe a été emportée par Eneas de Troie, donnée à Lavine et léguée ensuite aux empereurs romains successifs jusqu'à ce que des voleurs la dérobent à César, les marchands en étant les derniers propriétaires. Cette coupe, par son décor littéraire et par son histoire, illustre la *translatio* dans sa double dimension. Elle sert à acheter Blancheflor et permet aux marchands de conduire celle-ci d'Espagne à Babylone, dans un mouvement de *translatio* rétrograde. Cette inversion passe par le commerce et suppose un vol (celui de la coupe), ainsi qu'un déclassement social, des empereurs romains aux marchands et aux voleurs. En opposition avec la représentation idéale de

²⁷ Voir F. Mora, *Metre en romanz*, op. cit., p. 176.

²⁸ Jean-Luc Leclanche, « La date du conte de *Floire et Blancheflor* », *Romania*, t. 92, 1971, p. 556-567. Le Conte serait antérieur aux romans d'Antiquité, selon J. L. Leclanche : voir la discussion et les réserves de F. Mora, *Metre en romanz*, op. cit., p. 156.

²⁹ Voir *Le conte de Floire et Blanchefleur*, éd. Jean-Luc Leclanche, Paris, Champion, 1980, introduction p. 119.

la *translatio*, la réalité du commerce méditerranéen permet à l'auteur d'interdire finalement à l'Orient de prendre la suite glorieuse de l'Occident. Cette *translatio* inverse n'est pas affaire de savoir ou de pouvoir : c'est un trafic, un détournement de fonds, tout au plus.

Par ailleurs *Floire et Blancheflor* dédouble le pôle oriental entre Babylone (et son port, *Baudas*) et la Hongrie. D'une part c'est à *Baudas* (Bagdad) qu'arrive Blancheflor et que Floire la rejoint : Babylone n'est pas un port, et le récit pour la rallier à partir de la mer, par étapes, devient de plus en plus terrestre. La traversée vers l'Orient est à peine maritime. Dans le cas de Blancheflor, on apprend juste que *Li marceant ont bon oré* (v. 516) ; la navigation est passée sous silence. Le voyage de Floire est beaucoup plus longuement décrit, mais il est surtout question de chevauchées : une longue description a été accordée en amont à son palefroi, (v. 117-ss) et le récit, s'il commence par un port (v. 1235) et par l'embarquement (v. 1351ss), accorde beaucoup plus de place aux préparatifs à terre (v. 1351-1388) qu'à la traversée elle-même qui tient en quatre vers (*VIII jors tos plains par mer erra / que nule terre ne trova. / Au nue-me jor sont arivé / Tot droit a Baudas la cité* v. 1389ss). Le voyage continue, mais après la traversée de la Méditerranée, on passe un simple bras de mer avec un bac (v. 1501ss), puis on emprunte un pont (v. 1556), le déplacement devient surtout terrestre. La mer n'intéresse pas.

Par ailleurs, à l'extrême fin du récit, les deux héros reprennent le chemin d'Est en Ouest, quittant Babylone pour aller dans le pays de Floire, la Hongrie, dont le nom n'est pas rappelé à ce moment-là du roman, mais a été annoncé au début (v. 25-28). Le couple réuni entreprend alors une *translatio* dans le bon sens, mais il n'est guère question de navigation. Floire, qui avait été enlevé par des pirates, retrouve son trône et Blancheflor, la païenne, se convertit. De Babylone à la Hongrie, le héros est restauré en suivant un chemin correctement orienté vers l'Ouest. Contrairement à *Athis qui* se termine par un mouvement pendulaire rapide, ici, le récit se fige, au milieu, entre l'Orient et l'Occident, dans cette Hongrie bien connue des Français du XI^e siècle, à la croisée de l'Orient et de l'Occident. Il est logique que de Floire et Blancheflor descendent alors les ancêtres de Charlemagne, comme le suggérait le prologue, puisque la tradition veut que la mère de l'empereur, Berthe, soit princesse de Hongrie. La *translatio* inverse n'est que partielle, car elle n'installe pas le héros en Orient. Elle n'est pas le retournement complet de la *translatio* initiale, mais prélude à celle-ci puisque Berthe est la mère de Charlemagne : tout comme Dardanus a navigué vers l'Est, d'Italie à Troie, avant qu'Eneas, son descendant, à l'inverse vogue vers l'Ouest, Floire et Blancheflor ont traversé la

Méditerranée d'Espagne à Babylone, avant que leur descendant ne conquière l'Occident. Si Constantinople, Babylone ou Athènes ne parviennent pas à s'imposer comme terme d'une *translatio* inverse, la Hongrie, entre Orient et Occident, permet en revanche dans *Floire et Blancheflor* de mettre en scène une *translatio* vers l'Est (à partir de Babylone), qui n'inverse pas la *translatio* vers l'Ouest, mais s'inscrit, sans rupture avec les représentations traditionnelles, dans le passé de celle-ci, comme étape.

Il semble bien que le roman avant 1200 soit réticent à enchaîner une *translatio* inverse à la *translatio* vers l'Ouest : même dans la fiction, il n'est pas pensable de ruiner la suprématie politique, morale et religieuse de l'Occident. Introduire une *translatio* inverse revient à contredire les attentes liées au genre romanesque en ses débuts : le roman est un texte qui suppose qu'il y a eu, avec plus-value, un transfert culturel et politique de l'Est vers l'Ouest. Mettre en cause ce fondement revient à déconstruire le roman. C'est peut-être ce qui se passe dans *Eracle* de Gautier d'Arras, qui entre 1176 et 1184, commence comme une hagiographie romaine et se termine par l'invention de la Croix à Constantinople, l'enjeu étant d'inventer un passé à Heraclius³⁰. Il y a bien inversion de la *translatio*, vers Constantinople, mais d'une part le récit est le prélude à une *translatio* future, correctement orientée, celle du transfert des reliques, et d'autre part cette inversion s'opère au prix d'une distorsion générique : *Eracle* est un texte composite, en trois parties³¹, qui échappe à la bipolarité que nous avons constatée dans un certain nombre de textes tentant d'inverser la *translatio* et qui hésite entre fiction et hagiographie. Le récit résout alors la tension binaire entre Orient et Occident dans un mouvement ternaire, dont le symbolisme trinitaire n'est peut-être pas à négliger. *Eracle* est en quelque sorte le double inverse de *Guillaume d'Angleterre* : il convertit le roman en hagiographie, tandis que *Guillaume* transforme l'hagiographie en roman.

Un autre cas de *translatio* inverse apparemment réussie est constitué par Alexandre le Grand, conquérant de l'Inde. Mais d'une part cette *translatio* n'a pas l'assise dynastique attendue pour une *translatio* réussie : Alexandre meurt sans descendance durable, à Babylone. D'autre part, son errance n'est pas une *translatio* par la mer : il voyage par voie terrestre, et quand il est sur mer, c'est pour explorer, verticalement, les fonds marins, et non pour se déplacer horizontalement. Enfin les récits qui lui sont consacrés sont à la marge du genre

³⁰ Gautier d'Arras, *Eracle*, éd. Guy Raynaud de Lage, Paris, Champion, 1976.

³¹ N. J. Lacy, « The form of Gautier d'Arras's *Eracle* », *Modern Philology*, t. 83, 1986, p. 227-232.

romanesque, entre chanson de geste et roman³². On ne peut donc considérer que les récits centrés sur Alexandre parviennent à inverser la *translatio*. Quand Aymon de Varennes invente en 1188 avec *Florimont* une suite par anticipation au *Roman d'Alexandre*³³, il semble s'inscrire en ouverture dans le cadre de la *translatio* traditionnelle (il mentionne la fondation de Rome et situe son histoire dans un passé plus lointain, en Grèce v. 120ss), ce qui laisse espérer qu'un lien sera établi, intégrant Alexandre à cette *translatio* à la marge de laquelle les autres récits le laissent. La fréquence des termes grecs, insérés dans le texte avec leur traduction, renforce régulièrement cet espoir, en réactivant le modèle de la traduction qui a servi de fondement à la trilogie des romans d'Antiquité. Mais après 15000 vers, force est cependant de constater que la béance subsiste, que le fil n'est pas noué entre Rome et Alexandre, et le récit finalement ne se déplace pas vers l'Est (malgré la promesse que constitue l'arrière-plan alexandrin), mais tourne en rond dans l'espace grec, tandis que la féerie et la fiction enlissent la *translatio* hors du temps.

Cependant la piste alexandrine est prometteuse : c'est Alexandre finalement qui incarne le moins mal au Moyen Âge le tropisme vers l'Est. C'est peut-être pour cela que le père de Cligès, dont la navigation d'Angleterre à Constantinople est si fortement romanesque, se nomme Alexandre. C'est peut-être aussi pour cela qu'à la fin du Moyen Âge Alexandre devient le héros privilégié de la matière narrative, au détriment d'Arthur, coincé en Bretagne ou en Avalon.

Ainsi il semble bien qu'il ne soit pas facile aux premiers romans français de mettre en scène une *translatio* inverse, une navigation de l'Ouest vers l'Est. Les tentatives examinées ne réalisent que partiellement le projet, souvent au prix d'une construction problématique (caractérisée par une structure peu unitaire, binaire ou ternaire – ou plus nettement éclatée encore –, par la difficulté à conclure, et par l'existence de plusieurs versions), et d'écarts par rapport aux attentes liées au roman (avec souvent pour conséquence qu'il est difficile de classer ses textes dans un « genre », une *matière*). Cette constatation, faite à partir de quelques cas datant de la seconde moitié du XII^e siècle, semble se confirmer au XIII^e, lorsque la vogue arthurienne rend difficile la

³² Voir Catherine Gaullier-Bougassas, *Les romans d'Alexandre : aux frontières de l'épique et du romanesque*, Paris, Champion, 1998.

³³ Aimon de Varennes, *Florimont*, éd. Alfons Hilka, Halle, Niemeyer, 1933. Voir Laurence Harf-Lancner, « Le *Florimont* d'Aimon de Varennes : un prologue du *Roman d'Alexandre* », *Cahiers de civilisation médiévale*, t. 37, 1994, p. 241-253.

délocalisation du cadre romanesque vers l'Est lointain, même si, avec le cycle des Sept Sages de Rome, se dessine une « autre voie », selon l'expression de Y. Foehr-Janssens, de Rome à Constantinople, dont Laurin devient empereur³⁴ : si dans les premiers textes centrés sur les Sept Sages, Rome sert de cadre, vers 1260 la deuxième Continuation, *Le Roman de Laurin* renouvelle la matière en débordant vers l'Est, en faisant du héros Laurin, fils du sénéchal romain de Fiseus, lui-même fils de Dioclétien, l'empereur de Constantinople. Cependant cette ouverture à l'Est, qui inverse la *translatio* n'est que de courte durée, puisque le récit finit par renvoyer Laurin en Grande-Bretagne³⁵.

Le roman arthurien, qui est finalement, puisqu'il est fondé sur une traduction première, celle de Geoffroy de Monmouth par Wace, un roman antique qui a particulièrement bien réussi, bloque la *translatio* et la mène à son terme : il n'y a plus rien à l'Ouest, si ce n'est peut-être la féerie et Avalon, hors de l'histoire et de la *translatio*. Paradoxalement, au XII^e et au XIII^e siècle, à l'époque des croisades et des pèlerinages en Terre Sainte, à l'époque de Marco Polo, les hommes allaient peut-être plus facilement à l'Est dans la réalité que dans les romans.

³⁴ Yasmina Foehr-Janssens, *Le temps des fables. Le Roman des sept sages ou l'autre voie du roman*, Paris, Champion, 1994.

³⁵ Voir mon article « *Laurin : li contes de Bretagne sont sage et sens aprenant ?* », à paraître dans *Matière à débat* : la notion de *matiere* littéraire dans la littérature médiévale, *op. cit.*